

Les mots tuent

Jacques Godbout

Volume 6, Number 2 (31-32), March–April 1964

Le Québec et la lutte des langues

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59906ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (1964). Les mots tuent. *Liberté*, 6(2), 139–143.

Les mots tuent

*zing zing one two
a dit woup farnantin'
la bizoune à Raspoutin'
barguin' moé ton violon
l'pays march' à reculons
zing zing two three.*

Jacques Renaud

Le malaise et l'inquiétude que ressentent la plupart des écrivains en fase de la crise nationale tient à ce que d'une part ils sont conscients des abus auxquels peut facilement mener une exaspération nationaliste (fascisme, racisme, auto-destruction, etc, le tout délicieusement décrit par Gérard Pelletier) mais que, d'autre part, en tant qu'écrivains, ils ne peuvent que participer de toutes leurs énergies et de leurs volontés concertées à l'aboutissement logique de cette crise. Assez intelligents et lucides pour voir les risques de l'entreprise, mais incapables de ne pas l'entreprendre.

Ingénieurs, syndicalistes, professionnels (liberal arts) ou hommes d'affaires, leur dignité serait ailleurs, et leur coeur aussi. Ecrivains, les voisi, par définition, à l'épicentre de la secousse. Pourrait-on soupçonner Paul Valéry de démesure? Il disait pourtant, il y a bien longtemps, dans un discours:

"Des écrivains!... des hommes dont le métier se fonde directement sur leur langage natal, dont l'art consiste, par conséquent, à développer ce qui sépare le plus nettement — le plus cruellement peut-être — un peuple d'un autre peuple!... qui, dans chaque nation, travaillent nécessairement à maintenir, à fortifier, à perfectionner les obstacles les plus sensibles, les différences

les plus remarquables et les plus nettes qui isolent cette nation de toutes les autres!"

Or, des écrivains (ces hommes dont le métier ne peut se justifier que dans un cadre national) ne peuvent que tenter de vivre? Des écrivains(des êtres dont la fonction est de créer une personnalité nationale) ne peuvent se concevoir dans une biculturebilinguebinationale! Hautement impensable, improbable et immoral, dirait Buchanan.

C'est ce à quoi je songeais tentant (avec difficulté) depuis plusieurs jours de définir ce que le bilinguisme pouvait avoir — pour moi — de si *répugnant*. Ainsi, depuis mes plus tendres souvenirs jusqu'à mes querelles d'adolescents, toute ma vie n'était-elle pas bilingue? Vrai, j'ai une mémoire bilingue. Et même il m'est arrivé, à Paris, de m'ennuyer des sons que font les Anglais en parlant. Or, aujourd'hui, plus j'écris, plus je réfléchis, plus cette langue seconde qu'est devenue pour moi, l'anglais, m'écorche les oreilles, la conscience; plus je réfléchis plus je suis agacé, ennuyé, par le bilinguisme, plus je me sens *amoindri* de trop bien savoir *deux* langues.

Pourquoi cela? Le raisonnement est peut-être simpliste: d'aucun de mes amis français je n'ai jamais entendu qui que ce soit en Europe dire: il est bilingue. On dit plutôt, là-bas: il parle anglais, ou allemand, ou italien. Puisque, tout aussi bien, le Français moyen a le choix entre cent bilinguismes. Et les limites imposées sont celles du goût, du talent, ou de la méthode *Assimil*. De nous, ici, on dit: ils sont bilingues, mais ce que l'on veut vraiment dire, alors, c'est plutôt: ils sont subjugués jusque dans leur âme même. (L'âme, c'est la langue).

Si, pour le citoyen canadien-français, l'anglais n'est pas une langue de convenance mais celle, imposée of course, de l'armée qui conquiert ses terres voilà 200 ans, pour l'écrivain cette langue étrangère est de plus, et quotidiennement, ce qui gruge sa force, ce qui lui fait faire des fautes — de syntaxe, de grammaire, — de pensée.

Or, à la limite, ce que la langue anglaise nous aura donné de mieux reste ces bijoux de littérature créole comme en fabriquent depuis peu les Godin, Renaud, Ferron, Miron; mais, en être rendus à faire *consciemment* une littérature créole n'est qu'un autre aveu de nos frustrations, une autre preuve

de l'aliénation culturelle dont sont atteints ses plus *sérieux* représentants. Au fait il se peut que ce créole qui commence déjà d'avoir sa littérature, ce joual du dimanche, ne soit qu'une langue de *résistance*, au sens guerrier du terme.

"Ces Messieurs nos cons-fédérés veulent apprendre le français dans les écoles du bilinguisme instituées par le gouvernement personne? Qu'à cela ne tienne: nous parlerons et écrirons créole. Nous lutterons pour la langue, par la langue, dans la langue, ainsi soit-il."

Mais (autre malaise, autre inquiétude) faire une révolution exclusivement pour une langue, ne réussit pas à rassurer les consciences pointilleuses des écrivains; par ailleurs, tout bouleverser pour créer un marché serait une raison strictement mercantile, et donc valable, mais fort peu satisfaisante. Voilà pourquoi, aux Européens qui disent: "que des gens luttent pour la culture française avec des bombes à retardement, voilà ce qui est sympathique", les écrivains sont vite forcés de répondre: "non, il y a plus que cela, il y a plus qu'une simple gangrène apparente qui attaque la langue de tous les jours, il y a plus que les textes publicitaires chancrés, il y a plus que notre biftèque à défendre".

Il y a quoi alors? Il n'a pas fallu longtemps aux écrivains pour, par une opération à la fois logique et magique, *politiser* leurs problèmes. Car que pouvaient faire cent écrivains pour assainir la situation (dramatique) dans laquelle ils végétaient, croupissaient, sinon dire: "camarades, citoyens, nous sommes tous aliénés, exploités, méprisés. Vous l'êtes, en fait, plus que nous."

Le plus curieux, bien entendu, c'est que les écrivains ont raison: par la langue la syphilis monte au cerveau. Et nos mots français, ces mots dégradés, pourris par le bilinguisme, tuent depuis longtemps toute pensée originale en ce pays. C'est que, peuvent répondre les écrivains, nous savons bien que les mots tuent puisqu'ils envoûtent aussi et qu'ils ont le patriotisme, la foi, l'invention, la recherche, la vie même en ce qu'elle est — au plan de la société — d'abord une communication; les mots, peuvent rappeler les écrivains, servent de base à l'instruction ... les mots (notre métier) sont essentiels. Mais le bilinguisme les corrode. Puisque, songez-y, un langage plus un langage ne font pas deux pensées, mais une *absence de pensée*.

Nous sommes sûrs, disent les écrivains, qu'on ne peut penser que dans une langue à la fois. Et que le bilinguisme est une façon polie d'imposer une pensée étrangère par le viol des mots, et de la conscience; on sait en effet que plusieurs enfants bègues n'expriment, par leur bégaiement, qu'un traumatisme, une crainte, une terreur devant le monde extérieur qu'ils devraient, au contraire, appréhender avec confiance. On sait même qu'en U.R.S.S. on guérit le bégaiement par l'enseignement d'une langue étrangère (l'anglais!), or il faut aussi savoir que l'incohérence et la pauvreté de la langue, chez le Canadien français (Montréalais en particulier) en font un être bègue, c'est à dire inarticulé, dépourvu devant les défis que lui lancent, la technique, la morale de cette deuxième moitié du siècle.

De là, aussi, le fait que certains écrivains (Jasmin, Aquin, ceux de Parti-pris, d'autres) cherchent à enseigner à ce peuple qui a (hélas) fait l'économie de la Révolution française, que la dignité n'est pas un vain mot, que debout les morts-nés, et qu'un socialisme pour la nation n'est pas nécessairement du national-socialisme ...

Pourtant, écrivant ces mots, j'entends d'ici ceux-là qui chantent les louanges du statuquofédérastique crier: "égoïstes scribes, de quoi vous mêlez-vous donc? Comment pouvez-vous nous entraîner, et le peuple avec, dans des culs-de-sac au fond desquels nous crèverons tous? Comment pouvez-vous, au nom de la culture, nous mettre en situations telles que le sang, le fascisme, la terreur, etc!?"

Or ceux-là qui crient ainsi oublient de l'aventure un élément fascinant: hier ce peuple fut gardé en tutelle et soumis à l'ennemi, il fut vendu même aux Maîtres par l'Eglise (1837) sous prétexte (fondé) que la foi — inexorablement liée à la langue — le réclamait; pendant 200 ans le clergé, pour son bien de sorcier patenté et omniprésent, a persuadé la nation que les Anglais étaient *moins* méchants que les Français, au fond ... et voici qu'aujourd'hui, en ces années où les écrivains remplacent — par la force des choses — les magiciens d'hier, alors que la littérature laïque fait reculer chaque jour la littérature cléricale, ces nouveaux sorciers que sont les écrivains (ajoutons-leur les téléastes, les cinéastes et les journalistes) pour *leur* bien, à *leur* tour, cherchent à persuader ce peuple soumis

qu'il faut *sauver* sa langue. Mais, cette fois-ci, dans la désobéissance, par la rébellion et la lutte. Juste retour des choses, dirait Etiemble. (Jusqu'à ce qu'on voit que le B.N.A.A. n'était que le certificat de baptême d'une fausse couche: la bikoul-toure, for everyone).

Et alors (mais alors seulement) quand le bilinguisme, cette solution visqueuse qui ne méritait pas une enquête, sera enterré, les écrivains indigènes pourront-ils donner un visage à leur patrie, ce qui (voir Valéry) est leur rôle premier dans la nation. En somme, assez intelligents et lucides pour deviner les risques de l'entreprise d'unilinguisation, mais incapables de ne pas l'entreprendre, les écrivains sont les premières victimes des mots.

Jacques GODBOUT